

Les fabriques impériales du monde moderne. Connexions, circulations, commensurabilités

Romain Bertrand (CERI, Sciences Po.)

Cette proposition de recherche combine un projet individuel de long terme et la création d'un séminaire collectif.

1. Premier volet : projet de recherche individuel « Les possibilités d'une île : Java et l'histoire-monde. Les connexions impériales des mondes politiques javanais (Banten, Mataram) à l'aube de l'ère moderne (c. 1590-1640) »

1.1. L'objet de ce projet de recherche est double. Il s'agit, en premier lieu, d'achever une série de recherches en cours, destinées à la rédaction (déjà assez largement entamée) d'un ouvrage portant sur **la rencontre impériale entre Javanais et Hollandais dans le dernier quart du 16^{ème} et le premier tiers du 17^{ème} siècle**, et ce dans le sillage d'un questionnement théorique concernant les (im)possibilités de mise en récit des historicités sud-est asiatiques à l'aune des chronologies européocentristes héritées de l'historiographie de « l'expansion européenne ».

L'idée est, en l'espèce, d'essayer d'atteindre à une **compréhension à parts égales des situations de rencontre impériale**, en accordant exactement autant d'importance narrative aux archives de « l'expansion européenne » (récits des Premières Navigations, fonds des Voorcompagnien et de la VOC aux Rijksarchief de La Haye, grandes chroniques de l'*Estado da India*, etc.) qu'aux sources sud-est asiatiques en langues vernaculaires (malais, javanais) (annales de royauté, poésies mystiques, compendiums de droit maritime, littératures théologiques et jurisprudentielles islamiques).

Il ne s'agit pas, cependant, de « confronter » sur un mode judiciaire des sources (européennes et malaises / javanaises) déclinant les perceptions différenciées d'un même évènement (à savoir l'arrivée des premières flottes hollandaises en Insulinde à compter de 1596). Il s'agit plutôt de faire voler en éclats la catégorie même de « l'évènement de la rencontre » – c'est-à-dire de s'affranchir du principe classique de l'unité de temps et de lieu qui régit son inscription documentaire européenne – en montrant que **la venue des Européens n'a précisément pas "fait évènement"** pour les scribes de Banten ou de Mataram (principales sociétés politiques javanaises de la période considérée). Il est dès lors question non pas de composer un récit commun amendé de la « rencontre », mais tout au contraire de reconstituer, par bribes, des « régimes d'historicité » (F. Hartog) distincts – autrement dit de donner à voir des univers historiographiques aux prémisses pour partie incommensurables.

La question de **l'institution des commensurabilités** entre les univers de pratiques rendus connexes par la rencontre impériale doit, dans le même temps, devenir l'un des lieux et des enjeux de l'analyse : elle doit, autrement dit, relever de son domaine d'objets, et non pas d'un choix préalable. Il n'appartient pas à l'analyste de décider par avance, en lieu et place des acteurs, de ce qui les définit dans leurs différences, c'est-à-dire de ce qu'ils consacrent eux-mêmes comme n'étant pas passible de traduction. Il lui est en revanche permis de scruter les documentations dont il dispose pour décrire **les dispositifs pratiques au moyen desquels s'effectuent les mises en équivalence** (de mots, de mesures) qui autorisent des parcours d'interaction spécifiques. A en croire les acteurs, le quotidien de la

rencontre impériale est en effet tissé d'une myriade de petits drames métrologiques : ce n'est pas une mince affaire, pour les hommes des équipages de Cornelis de Houtman ou les premiers Marchands de l'East India Company installés à Banten, que de peser du poivre en passant du *bahar* insulindien à la livre hollandaise, ni que de changer des réaux de huit espagnol en sapèques chinoises ou en larins (lingots courbes d'argent) safavides. Le regard doit par conséquent se porter (dans les textes de droit malais, les chroniques javanaises ou les récits de voyage néerlandais et britanniques) sur des choses apparemment aussi anodines que les instruments de pesée, les unités de paiement et de transaction, les procédures de change, les outils et notions nautiques et cartographiques, les glossaires, le rôle et le statut des traducteurs.

Il s'agit, en somme, de décrire une situation de connexion impériale sous l'angle de l'une de ses conditions de possibilité (la commensurabilité), et ce afin de pouvoir mettre en œuvre une stratégie de comparaison dont les termes restent (jusque dans le refus même de la ressemblance) ceux des acteurs.

1.2. La seconde visée de ce projet de recherche est une extension de l'enquête à d'autres connexions impériales des mondes politiques javanais. Il s'agit en particulier d'explorer **la place de l'Insulinde dans l'axe Manille-Acapulco** qui, dans les trois premières décennies du 17^{ème} siècle, constitue l'épine dorsale des réseaux ultramarins de la Monarchie catholique. C'est en effet *via* Manille, grâce aux réseaux marchands chinois locaux, que transite l'argent des mines de Potosi et du Nord du Mexique en direction des grands ports des côtes méridionales de la Chine des Ming – d'où partent chaque année, chargées de monnaie frappée dans le Fujian et le Guangdong, les convois de jonques qui vendent des soieries et des porcelaines et achètent du poivre et des épices moluqueses à Banten et dans les cités-Etats du Pasisir (la côte Nord de Java) (Iortan, Tuban, Surabaya).

Circulent en sens contraire, des comptoirs de l'*Estado da India* portugais (Goa, Cochin, Malacca) à Acapulco *via* Macau et Manille, des idées, des régimes d'expérience et des techniques (de tissage notamment) qui font souche dans les sols mexicains. De ces surprenants **itinéraires transpacifiques** témoignent notamment les mythologies de la "China poblana" : une fillette de probable ascendance princière moghole, capturée sur l'Océan Indien par des pirates portugais, baptisée à Cochin par les Jésuites sous le nom de Catarina de San Juan, vendue comme esclave à Manille en 1621 à un capitaine de la flotte hispanique, convoyée par ce dernier à Puebla, prise là-bas à son service par un prêtre catholique, et qui, saisie de visions mystiques évoquant les cultes de possession du Sud de l'Inde, en vint, au tournant des années 1640, à être révérée comme une sainte par les populations mexicaines converties au catholicisme.

Ces « routes de l'argent » de la Monarchie hispanique ont maintes fois été explorées par les historiens latino-américanistes. Mais leur dimension proprement asiatique a rarement été détaillée – faute le plus souvent de coopération entre spécialistes d'aires rendues bien trop distinctes. Or, les savoirs se diffusent précocement le long de ces routes de négoce impériales transocéaniques, et ce **dans tous les sens**. Pour ne prendre qu'un exemple, l'on sait que dès les premières décennies du 16^{ème} siècle, les pilotes malais et javanais ont entendu parler du Brésil (« découvert » par les Portugais en 1501) et savent situer ses côtes orientales sur des cartes couvrant presque la totalité des sections méridionales des deux océans (le pilote Francisco Rodrigues avait obtenu de trois pilotes javanais recrutés à Gresik, sur la côte Nord de Java, c. 1511-1512, une carte, mentionnée par Afonso d'Albuquerque dans une lettre adressée au roi *Dom* Manuel, qui indiquait assez précisément la position du Brésil au regard de l'Afrique).

Est-il possible, en lisant les archives sévillanes, mexicaines et philippines à la lumière de ces fragments de cosmographies malaises et javanaises, de reconstituer, du moins sous forme de possibles, certains segments extra-européens des **chaînes de savoir** des routes du négoce transocéanique ? Tel serait, du moins, l'un des paris de ce second volet du projet de recherche. Il s'agirait ainsi de traquer les présences – sociales et techniques – malaises et javanaises (mais aussi indiennes) à Manille et au Mexique sur la période 1570-1640 (autrement dit : de l'implantation des Espagnols à Manille aux révoltes chinoises de 1638-1639).

L'accès à ces documentations (fonds d'archives, documentations éditées) serait facilité par l'insertion dans les milieux de recherche spécialisés, en Espagne (Département d'histoire moderne de l'Université de Séville), aux Philippines (Université Ateneo de Manila) et au Mexique (Colegio de Mexico, CEMCA, Département d'histoire de la UAM).

2. Second volet : séminaire de recherche collectif « Les fabriques impériales du monde moderne. Connexions, circulations, commensurabilités »

Il s'agit de créer, au sein du CERI mais en partenariat avec des réseaux de recherche spécialisés plus larges, un séminaire de recherche M1 / M2 / D (de 10 séances de 3 heures) axé sur les questions théoriques abordées dans le projet de recherche.

La question du **dépassement des apories des lectures européocentristes et culturalistes des situations de rencontre impériale** de l'époque moderne (c. 1600-1850) y sera abordée à travers une réflexion sur l'institution des dispositifs de commensurabilité – et ce au moyen de la présentation d'une série d'études de cas (Malaya britannique, Pérou colonial, présences portugaises et hollandaises en Mer de Chine, poids et mesures des colonisations européennes en Afrique subsaharienne, réseaux européens de traduction des récits de « découvertes », constitution de cabinets de « curiosités » venues des Indes Orientales, récits de voyage persans et moghols en Europe, création des premières sociétés savantes à Calcutta, histoire et mythologies de la “China poblana”).